L'enfant et l'adolescente chez les romancières « beures »

Anne Marie Miraglia, Université de Waterloo

Dans la fiction, comme dans la vie, tout jeune protagoniste bénéficie d'une liberté de paroles qui se réduit, voire s'estompe au fur et à mesure qu'il ou elle mûrit, prend conscience des contraintes sociales et apprend l'importance de l'autocensure. Ce sont les filles qui traditionnellement sont assujetties bien plus tôt et bien plus souvent que les garçons aux règles sociales déterminant leur comportement et leur droit à la parole. Or, la liberté d'expression dont jouissent les enfants, fournit aux romanciers et romancières français d'origines maghrébines une stratégie narrative leur permettant d'aborder, surtout dans leurs premières œuvres, des questions délicates telles le racisme, le sexisme, l'exclusion, l'intégration et d'autres problèmes concernant l'identité. Le traitement de ces difficultés sociétales se fait fréquemment sous le mode dramatique et même ironique d'après Michel Laronde qui qualifie l'ironie comme « la stratégie rhétorique d'élection » chez plusieurs écrivains dits « beurs » (« Stratégies », 32) La prise en charge du récit par un narrateur enfant ou adolescent facilite la juxtaposition d'éléments à la fois dramatiques et comiques provenant des malentendus et des mésaventures qui jalonnent son parcours vers la maturité.

Dans cette étude, nous nous proposons de revenir sur certaines caractéristiques bien connues de l'écriture « beure » afin de nous pencher sur quelques romans publiés par des Françaises d'origines maghrébines ayant adopté une narratrice enfant ou adolescente pour faire le récit de leur histoire. De plus en plus de ces romancières trouvent dans l'emploi d'une narratrice enfant ou adolescente un outil tout approprié pour dénoncer, parfois avec humour, les injustices, les humiliations et le tiraillement culturel au cœur des conflits identitaires éprouvés par les enfants d'immigrés maghrébins en France. Ce survol de quelques récits romanesques montrera que l'écriture féminine se démarque de celle de sa contrepartie masculine non seulement par son insistance sur la double marginalisation des filles en tant que victimes à la fois de racisme et de sexisme mais aussi par la suggestion que le salut pour les Françaises d'origines maghrébines se trouve peut-être davantage à l'extérieur qu'à l'intérieur du champ domestique. Tout

comme leurs frères, elles souffrent du racisme dans l'espace public. Mais, contrairement à ceux-ci, elles ne sont pas au bout de leur peine, une fois rentrée dans l'espace privé.

Plusieurs articles et des ouvrages bien solides, comme *Voices from the North African Immigrant Community in France* d'Alec G. Hargreaves (1991) et *Autour du roman beur. Immigration et identité* (1993) de Michel Laronde, portent sur les romanciers dits « beurs » – terme problématique car de plus en plus récusé par les écrivains ainsi désignés. Il y a vingt ans, Hargreaves soulignait la nature autobiographique d'un grand nombre de romans publiés par les Beurs. Par la suite, d'autres critiques et des romanciers ont insisté sur la nature problématique de tout rapprochement critique entre la vie et l'œuvre de romanciers et romancières issus d'un groupe socioculturel nouvellement arrivé sur la scène littéraire. Par exemple, dans une interview accordée à Frédérique Chevillot en 1998, Tassadit Imache, auteure du roman *Une Fille sans histoire* (1989), affirme que ce type de rapprochement porte préjudice aux écrivains issus de l'immigration, car leurs textes sont souvent traités comme des documents sociologiques et non comme des œuvres littéraires (639). Il est indéniable que ce problème touche de façon générale tout romancier dont l'œuvre reflète à la fois son engagement social et l'expérience toute personnelle dont l'œuvre est issue.

Hargreaves constate aussi que la fiction des Beurs prend souvent la forme d'un « roman d'apprentissage » ou « *Bildungsroman* » dont l'intrigue suit habituellement le développement d'un jeune adolescent tiraillé entre deux systèmes culturels rivaux (42 ; 47 ; 51). Il en est ainsi dans de nombreux romans beurs dont *Le Thé au harem d'Archid Ahmed* (1983) de Mehdi Charef, qui met en relief le malaise identitaire dont souffrent les enfants d'immigrés situés entre « deux cultures, deux histoires, deux langues et deux couleurs de peau » (17). Né(e) en France, l'enfant issu(e) de l'immigration vit dans un tiers-espace composé de deux mondes opposés : l'un public, officiel, laïc et français et l'autre privé, gouverné par les valeurs traditionnelles et musulmanes importées du Maghreb et transmises verbalement en arabe dialectal, en kabyle ou en berbère selon la famille (voir Delvaux).

Les fictions publiées par les romancières d'origines maghrébines confirment cette hybridité culturelle de l'identité beure. Qu'il soit rédigé par une femme ou un homme, le roman beur insiste sur ce malaise identitaire et, pour ce faire, adopte soit la forme

traditionnelle du récit à narrateur hétérodiégétique soit un récit à narrateur autodiégétique qui est un tout jeune enfant ou bien un adolescent. Cet emploi d'un jeune narrateur se révèle intéressant à plusieurs égards. Mireille Rosello constate que les enfants servent d'interprètes et jouent le rôle d'intermédiaires entre leur famille et les institutions françaises. L'enfant est, d'après Rosello, « le lieu d'une remise en question de la distribution du pouvoir et de la connaissance » (38).

D'une part, l'emploi d'un jeune narrateur permet au romancier de se tenir à l'écart d'expériences personnelles qui, même transformées ou déformées dans la fiction, n'en comportent pas moins une certaine dose de souffrance, d'embarras et d'autocensure : une souffrance relative aux conditions misérables (pauvreté et racisme) dans lesquelles vit l'enfant d'immigrés, et un embarras occasionné par le dévoilement d'un espace qui se veut intime, fermé sur lui-même.

D'autre part, cette stratégie narrative sert à exposer afin de mieux le dénoncer ce que le discours dominant voudrait occulter. Cette technique permet de dépasser impunément et avec humour les tabous et les autocensures. La naïveté et la spontanéité supposées chez l'enfant font qu'on lui pardonne plus facilement l'affirmation de vérités blessantes ou choquantes. Le narrateur enfant offre donc le moyen de dénoncer les problèmes de société comme la discrimination raciale et sexuelle.

Le malaise identitaire sous-jacent à cette dénonciation s'exprime de plusieurs façons différentes dans les romans beurs. Cela est évident, par exemple, lorsqu'on compare le discours du petit Azouz dans *Le Gone du Chaâba* d'Azouz Begag, publié en 1986, à celui de la petite narratrice de *Georgette !*, publié la même année par Farida Belghoul. Si le petit Azouz cherche à s'intégrer dans la société française en surpassant les Français dans la réalisation de leurs ambitions, la fillette sans nom de Farida Belghoul s'insurge contre deux systèmes de valeurs diamétralement opposés et tout aussi oppressifs qui exigent qu'elle prenne position pour l'un au détriment de l'autre.

Dans *Ça t'apprendra à vivre* (1998) de Jeanne Benameur, la narratrice, une petite fille semblable à l'héroïne de Belghoul, raconte des scènes ayant eu lieu au cours de trois ans. Le récit s'ouvre en 1958 pendant la guerre d'Algérie. Le dangereux métier du père algérien, directeur de prison, oblige la famille à s'exiler en France pour éviter le massacre. Nonobstant l'intérêt de cet arrière-plan socio-historique, l'histoire est

déterminée par l'âge de la narratrice. Comme la fillette n'a que cinq ans au début du récit et sept ans à la fin, son monologue intérieur rapporte des scènes domestiques qui éclairent les relations entre son père algérien et sa mère italienne et ses propres rapports avec les membres de sa famille. Si cette jeune narratrice n'adopte pas tout de suite un ton moqueur comme dans le monologue de *Georgette !*, elle emploie progressivement, elle aussi, des ruses pour exprimer sa révolte. Ainsi arrivée à l'âge de sept ans, la petite fille commence à tenir un « faux journal » qui révèle avec ironie non seulement sa conscience des contraintes pesant sur sa parole et sur sa personne mais aussi ses efforts pour les contourner. En voici un extrait :

[...] je ne suis pas bête. Ce que j'écris sur ces pages est mesuré. Le cahier peut tomber entre n'importe quelles mains de la maison. Je ne me laisse jamais aller.

Les pensées philosophiques, oui ! Les commentaires de faits divers, tant qu'on veut !

Ma révolte, ma souffrance, jamais !

Je dis tout mais je maquille. Jamais à nu !

Pour réussir à tout dire, je me sers de tout. Les tempêtes, les grandes marées, les rafales de vent qui cassent les arbres, ça me va. J'arrive à me délester. J'écris. Moi je me comprends quand je relis. Personne d'autre ne peut savoir. [...]

Je suis dans ces pages mais il faut savoir m'y trouver. L'écriture me sert. Je suis écriture. Bien malin celui qui pourra trier. (Benameur 120)

Comme dans *Georgette !*, l'écriture dans *Ca t'apprendra à vivre* explore les stratagèmes mis en œuvre par les enfants issus de l'immigration pour forger une identité et déterminer leur vraie place face à deux univers culturels qui s'affrontent et l'oppriment.

Or, la représentation de ce dilemme identitaire tant au plan individuel que national semble particulièrement intéressante dans les romans où le protagoniste est une adolescente. C'est chez l'adolescente que s'accroît le déchirement entre la fidélité aux origines exigée par ses parents et la modernisation et l'occidentalisation nécessaires à l'intégration dans la société française (voir Wadman). Dans sa préface à *Journal. « Nationalité : immigré(e) »*, en plus d'affirmer : « C'est en France que j'ai appris à être Arabe, c'est en Algérie que j'ai appris à être l'Immigrée », la jeune narratrice de Boukhedenna exprime sa préférence pour la France qui lui reconnaît des droits fondamentaux :

Algérie-France, j'ai compris que les deux pays ne veulent plus de nous. Alors, j'ai pris l'avion pour la France. La France est raciste, mais en France, je peux vivre seule, sans mari, sans père, mère, et la police ne m'épie pas tous les jours. Je peux crier, « non » au racisme, « non » à l'exploitation de la femme, je me sens un peu plus libre que sur ma terre. (100-101)

Dans *Née en France Histoire d'une jeune beure* (1990), la narratrice d'Aïcha Benaïssa se prononce elle aussi clairement en faveur de la France et des droits qu'elle lui accorde. Citoyenne française, Aïcha écrit en cachette une lettre implorant la France de la sortir de l'Algérie où elle est enfermée par les siens pour un mariage arrangé. Elle reconnaît avoir menti à ses parents, avoir porté un masque non seulement pour ne pas les blesser mais surtout pour saisir des instants de liberté qu'ils lui refusaient (23). Ce jeu de cache-cache avec les siens lui donne le sentiment d'être double et de nier une partie essentielle d'elle-même :

J'avais l'impression de ne pas exister vraiment. Qu'une moitié de moi était provisoirement morte. Une moitié que j'essayais de mieux connaître.

Je ne cessais de me voir comme un personnage double. Celui de la maison, celui que mes parents voulaient que je sois : le personnage provisoire. Et, l'autre, celui [qui] était vraiment moi, que je dévoilerais un jour, mais ailleurs. (27)

Il semble donc que le désir d'émancipation et le besoin de s'affirmer encouragent l'intégration des protagonistes féminins dans la société française. La fille issue de l'immigration maghrébine mise souvent sur le succès scolaire et sur les valeurs occidentales pour se frayer un chemin vers la liberté. La scolarisation représente pour elle le moyen de réduire le nombre d'interdictions qui entravent son épanouissement.

L'écriture féminine beure dénonce le statut privilégié des garçons dans la famille. Elle montre aussi les répercussions de cette attitude traditionnelle sur le développement sociétal de ces jeunes qui, favorisés en famille, éprouvent dans l'espace public de grandes frustrations face à un système qui les humilie dans leur virilité et dans leur sentiment de supériorité par rapport aux filles. Par conséquent, l'échec scolaire, le chômage, la violence, la drogue, l'alcoolisme, etc. minent l'existence de ces êtres marginalisés.

Quoique les romancières d'origines maghrébines, comme leurs analogues masculins, dénoncent la discrimination raciale et l'exclusion économique qui frappent les

enfants issus de l'immigration, elles insistent bien davantage dans leurs œuvres sur le sexisme qui aggrave l'aliénation de la jeune Beure non seulement vis-à-vis de deux milieux culturels distincts mais aussi vis-à-vis de son propre corps.

En général, quel que soit le milieu social, les contraintes concernant les rapports sexuels pèsent davantage sur les jeunes femmes que sur les jeunes hommes. Dans les familles maghrébines, comme ailleurs, ce sont les jeunes femmes qui portent traditionnellement le poids de l'honneur familial. Aussi leur père et leurs frères jugent-ils nécessaire de les surveiller et de les maîtriser. Il n'est donc pas surprenant que les rapports sexuels demeurent essentiellement tabous dans l'écriture des romancières françaises issues de l'immigration maghrébine alors que les protagonistes adolescents dans l'œuvre des romanciers beurs en parlent de façon grossière et avec une forte dose de misogynie.

La discrimination sexuelle est au centre du roman *Beur's Story* (1990) de Ferrudja Kessas qu'elle dédie à « [s]es sœurs maghrébines pour que nous cessions d'être cette entité négligeable qui hante l'arrière-plan des romans de nos jeunes écrivains maghrébins ». Focalisé sur Malika, une lycéenne de dix-huit ans, studieuse et soumise, ce récit à narrateur hétérodiégétique relate les nombreux interdits déterminant sa vie et celle de son amie Farida, une jeune femme rebelle. En plus des humiliations quotidiennes dues à leur état de fille, Malika et Farida subissent de la violence physique au sein de leur famille. Malika est battue violemment pour un petit retard par son frère aîné Mohamed, qui remplace leur père alcoolique en tant que chef de famille. Par contre, les frères de Malika sont toujours vénérés par leurs parents quelles que soient leurs bêtises. *Beur's Story* dénonce souvent les injustices subies par les filles comparées aux privilèges excessifs dont bénéficient les garçons. L'exemple ci-dessous met en lumière les conséquences néfastes de cet excès de libertés sur le développement des garçons :

Alors qu'elles étaient enfermées et soumises, leurs frères jouissaient d'une totale indépendance. Ils avaient tous les droits, même celui de vie ou de mort sur la gent féminine de la famille. De plus, la majorité des hommes était dotée d'un esprit obtus que le manque d'instruction renforçait. Peut-être que s'ils avaient suivi des études supérieures, ils auraient eu une vision différente de leur devoir auprès de leurs sœurs, femme ou mère, car cette dernière n'était point épargnée. Elle subissait le juste contrecoup de l'éducation ancestrale qu'elle était chargée de transmettre à ses fils.

Mais, hélas, les études n'étaient pas leur fort, munis d'une trop grande liberté, ils négligeaient totalement l'école. Une fois qu'ils savaient lire et compter, le monde était à eux. Le collège c'était pour s'amuser, montrer force et bêtise. Ils s'y retrouvaient en groupe le plus souvent dans des classes spécialisées, où chacun d'eux s'ingéniait à être plus nul que son voisin. (56)

Contrairement à son amie Malika, Farida refuse de rester enfermée et de se soumettre à la volonté des siens. Comme bien d'autres de son âge, cette lycéenne a envie de « croquer la vie à pleines dents », de « [s]'envoler, [de] défier l'univers ». Et quoique Farida brave l'autorité masculine en allant à la plage et au cinéma, la peur d'être surveillée ne la quitte pas. Effectivement, une certaine sortie avec des amies françaises lui vaut une belle correction par son père, son frère et par sa marâtre.

Il importe de souligner cependant qu'elle décide d'abandonner ses études non à cause de la place qu'elle occupe dans sa famille mais à cause de la place qu'elle n'arrive pas à occuper dans la société française. Farida ne se pardonne pas d'avoir trahi ses amies maghrébines pour ressembler autant que possible aux lycéennes françaises qui la repoussent. Le passage suivant témoigne de la double aliénation de Farida:

Non seulement je t'ai rejetée toi, mais toutes celles qui connaissaient et vivaient la même condition que moi. À cette époque je vous méprisais, je pensais que vous étiez tous les maux qui m'empêchaient de vivre pleinement. Chaque fois que je vous voyais, vous me rappeliez qui j'étais réellement et vous me restiez dans l'esprit tels des spectres ! (115)

[...] Mais tous les efforts que je faisais n'arrivaient pas à faire oublier mes yeux de « cochon », mes cheveux hennifiés et mon teint ! n'en parlons pas ! (114-115)

Cette prise de conscience, aggravée par le projet d'un mariage forcé avec un cousin, vient à bout de sa révolte. Aussi Farida ne trouve-t-elle d'autre solution que de se tuer en se jetant par la fenêtre.

Si plusieurs romancières suggèrent que le manque de liberté chez les filles est dû aux efforts des hommes pour préserver l'honneur familial contre la menace de la sexualité féminine, rares sont les romancières beures qui explorent à fond la question des relations sexuelles entre homme et femme. C'est la représentation de cette question délicate qui distingue *Zeida de nulle part* (1985), premier roman de Leïla Houari, des

autres œuvres publiées par les femmes. Dans ce texte poétique où le récit en « je » alterne avec le récit en « elle » pour traduire le trouble identitaire de Zeida, la romancière évoque avec finesse et pudeur la difficulté pour les jeunes femmes beures à exprimer leur désir et à vivre pleinement leur sexualité. Zeida veut « déchirer ce voile d'interdits ». Façonnée aux mœurs et aux valeurs des siens, Zeida sait qu'elle ne réussira pas à s'amputer de cette partie d'elle-même : « je veux connaître l'amour et une ombre me poursuit, me bloque, et je crois bien que toute ma vie sera tatouée » (39).

Le roman de Soraya Nini, *Ils disent que je suis une beurette* (1993), soutient l'idée qu'il est impossible pour les jeunes femmes beurs de « connaître l'amour » lorsqu'elles sont surveillées et harcelées par des frères amoindris par le chômage et la frustration. Samia, narratrice de Nini, raconte qu'elle et ses sœurs sont constamment brutalisées par Yacine leur frère aîné. Son comportement à leur égard lui vaut le surnom KGB. Samia, cependant, reste fidèle à elle-même, à son tempérament rebelle et récalcitrant tant à l'influence familiale qu'à celle de l'école française. Comme les narratrices de Belghoul et de Benameur, Samia n'hésite pas à recourir aux ruses, aux combines et aux mensonges pour s'accorder quelques moments de liberté et d'intimité. Drôle et léger dans le premier tiers du récit où Samia n'a que douze ans, le ton devient tragique comme chez Kessas lorsque la sœur aînée de Samia, Amel, s'évade de la maison pour fuir la violence du KGB. L'oppression des filles s'accroît à la suite de cette évasion mais cela n'empêche pas Samia à seize ans de fréquenter un lycée français et de suivre des cours pour aller au cinéma. Ce n'est qu'à dix-sept ans, qu'elle arrive finalement à comprendre, comme Malika dans *Beur's Story*, l'importance des études pour fuir l'enfermement et pour saisir quelques moments de liberté.

Dans *Kiffe kiffe demain* (2004), Faïza Guène révèle que les femmes jouissent d'une plus grande liberté lorsqu'il n'y a pas de figure masculine qui les surveille pour mieux contrôler leur vie. Fille unique, Doria, narratrice de quinze ans, raconte sa vie au cours d'une année passée seule avec sa mère lorsque celle-ci est abandonnée par le père de Doria rentré au Maroc avec une nouvelle épouse. Comme Samia, Doria a des problèmes dans ses études mais elle est encadrée par une psychologue qui l'aide à gérer l'attitude du père et par une assistante sociale qui place sa mère dans une formation d'alphabétisation où elle se fait de nouvelles amies et se prépare à un nouvel emploi. Quand sa thérapie

prend fin, Doria comprend que beaucoup de choses se sont améliorées au cours de l'année et elle projette de mener une révolte « intelligente sans aucune violence » (189) dans son quartier et dans la cité du Paradis.

C'est ce genre de révolte « intelligente et sans aucune violence » qui inspire l'écriture des romancières d'origines maghrébines. Elles emploient une narratrice enfant ou adolescente pour se pencher sur les drames vécus dans le secret par des filles et des femmes sacrifiées, séquestrées, surprotégées par les hommes de leur famille. Seule la voix d'une enfant ou d'une adolescente peut révéler la double aliénation qui guette la jeune beure avant que les sentiments de pudeur et de honte ne l'étouffent progressivement et la réduisent au silence. Le récit romanesque des Françaises d'origines maghrébines lève le voile sur le sort des jeunes femmes beures dans l'espoir d'un avenir plus libre à l'extérieur comme à l'intérieur de l'espace domestique.

Bibliographie

Begag, Azouz. *Le Gone du Chaâba*. Paris : Seuil, 1986.

Belghoul, Farida. *Georgette !* Paris : Barrault, 1986.

Benaïssa, Aïcha. *Née en France Histoire d'une jeune beure*. Paris : Payot, 1990.

Benameur, Jeanne. *Ça t'apprendra à vivre*. Paris : Denoël, 2003. [Seuil, 1998]

Boukhedenna, Sakinna. *Journal « Nationalité : immigré(e) »*. Paris : Harmattan, 1987.

Charef, Mehdi. *Le Thé au harem d'Archy Ahmed*. Paris : Mercure de France, 1983.

Delvaux, Martine. « L'ironie du sort : le tiers espace de la littérature beure ». *The French Review* 68.4 (1995). 681-693.

Guène, Faïza. *Kiffe kiffe demain*. Paris : Hachette, 2004.

Hargreaves, Alec. *Voices from the North African Immigrant Community in France. Immigration and Identity in Beur fiction*. New York / Oxford : Berg, 1991.

Hourari, Leïla. *Zeïda de nulle part*. Paris : Harmattan, 1985.

Imache, Tassadit. *Une Fille sans histoire*. Paris : Calmann-Lévy, 1990.

---. Interview avec Frédérique Chevillot. « Beurette suis et beurette ne veux pas toujours être : entretien d'été avec Tassadit Imache ». *The French Review* 71.4 (Mars 1998). 632-644.

Kessas, Ferrudja. *Beur's Story*. Paris : Harmattan, 1990.

Laronde, Michel. *Autour du roman beur. Immigration et identité*. Paris : Harmattan, 1993.

---. « Stratégies rhétoriques du discours décentré » *Littérature des Immigrations I. Un espace littéraire émergeant*. Dir. Charles Bonn. Paris : Harmattan, 1995. 29-39.

--- et al. *L'Écriture décentrée, la langue de l'autre dans le roman contemporain*. Paris : Harmattan, 1996.

Nini, Soraya. *Ils disent que je suis une beurette*. Paris : Fixot, 1993.

Rosello, Mireille. « *Georgette !* de Farida Belghoul : Télévision et départenance ». *L'Esprit créateur* 33.2 (Eté 1993). 35-46.

Wadman, Monika. « Ni Français ni Arabe : Literature, Exile and Identity in Beur Fiction in France ». *Journal for Critical Studies of the Middle East* 11 (Automne 1997). 85-94.